

d'expressions assez belles, assez vives, assez passionnées, pour lui exprimer son amour, ses espérances.

C'est encore à cette heure que le joueur d'habitude dresse ses plans d'attaque et de défense, qu'il s'étudie, qu'il s'applique à trouver de nouveaux moyens de faire des dupes ; c'est à cette heure qu'il s'abandonne à ses fous projets d'une fortune qu'il espère gagner au jeu, c'est à cette heure qu'il jouit dans l'espérance de réparer les pertes qu'il a faites, ou de faire de nouveaux gains.

C'est à cette heure encore, que notre jeune fille, notre élégant, que la coquette, que le fashionable reprennent leurs jouissances, en faisant leurs toilettes de bal, en se préparant à faire effet dans un salon par leurs manières distinguées, leur mise recherchée, leurs grands airs, leur similitude affectée, leurs sourires continuels, leur gravité outrée, le tout selon le monde qu'ils pensent rencontrer ou auquel ils prétendent plaire.

Il est tout-à-fait nuit. La veillée n'est qu'une continuation, pour ainsi dire, des jouissances de ceux dont je viens de parler. L'amiant est auprès de son amie, le joueur s'abandonne à toute la fureur du jeu, le dandy et la jeune femme brillent de tout leur éclat, dans un bal, dans une soirée ; le disciple de Bacchus, au milieu d'une troupe d'amis, se livre à toute la joie, à toute la gaie folie que lui procure une douce ivresse ; mais je ne veux pas troubler tous ces gens-là. Bientôt ils auront cessé de jouir ; c'est alors que viendra mon tour.

Comme je ne suis ni poète, ni artiste, ni tout-à-fait religieux, je n'aime pas le matin ; comme je ne suis ni homme d'affaires, ni avocat, ni médecin en vogue, ni banquier, ni architecte, l'heure des affaires n'a pour moi rien d'agréable ; comme je ne suis ni fashionable, ni damoiseau, comme je ne connais pas l'art de faire de l'effet dans un salon, sur une place publique, l'heure de la promenade, des visites de cérémonies, ne me plaît pas du tout ; comme je ne mange que pour vivre et que l'espérance d'un bon, d'un excellent dîner ne m'affecte nullement, l'heure du repas ne me fait aucune impression. Pour moi qui n'ai plus rien à dire en amour, qui ne vas pas aux bals, ne fréquente pas ces salons où tout le monde est comme sur un théâtre, où chacun s'efforce de paraître le moins naturel possible, qui ne suis ni joueur, ni disciple avoué de Bacchus, l'approche de la nuit, la veillée, ne sont pas non plus, pour moi, des moments de jouissances.

Quelle est donc mon heure de choix, de prédilection, mon heure de bonheur, en un mot ?

Eh bien ! pour moi qui fais consister toutes mes jouissances dans les égarements, dans le dévergondage de la plus folle, de la plus étourdie des imaginations, qui ne vis que de rêves d'amour, de bonheur, de grandeur, de gloire, en un mot, pour moi qui ne vis, qui n'existe que dans et par des chimères de toute espèce, et de toute forme, je préfère à tout le reste de la journée l'espace qui s'écoule depuis le moment où je me mets au lit jusqu'à celui où je perds entièrement le sentiment de moi-même et que je m'endors.

N'est-ce pas, en effet, l'heure la plus favorable pour les châteaux en Espagne, pour les créations de jouissances, de bonheurs de tous genres. Vous donnez une forme, un corps, une réalité, à tous vos rêves les plus extravagants, les plus impossibles, vous vous livrez sans gêne, sans contrainte, à toute la souplesse, à toute l'élasticité d'une imagination en délire, qui ne connaît point de borne, qui crée et détruit, pour ainsi dire, avec toute la puissance et la facilité d'un Dieu.

Je suis au lit, seul, en repos, les yeux bien fermés ; aucun bruit ne frappe mon oreille, les objets qui m'environnent n'existent plus pour moi, et j'en suis bien aise. Pourtant, avant de me livrer, pieds et mains liés, à cette folle que l'on nomme imagination, je ne puis m'empêcher de faire un léger retour sur moi-même, sur ma position précaire, sur ma pauvreté, sur mon dénuement, mais cette réflexion triste et pénible ne peut durer qu'un instant : car à peine ai-je fermé l'œil que je me trouve, de suite, avec quatre à cinq cents livres de rente, ce qui n'est pas mal pour un homme qui n'a pas un sol vaillant. Mais tant est vrai le proverbe qui dit que plus on a, plus on veut avoir, qu'un instant après, me voilà avec dix, vingt, trente, cent mille livres de rente. Je suis le plus riche individu des deux Canadas. Oui, mais qu'est-ce qu'être le plus riche individu des Canadas ? ce n'est rien, rien du tout ; aussi ne suis-je pas longtemps sans posséder la plus grande fortune, d'abord des deux Amériques, puis de l'Europe, de la terre entière. Crésus, les Rothschild, ne sont que de pauvres gredins quand je me les compare. Oh ! vous ne savez pas comme je jouis alors, comme je me sens heureux de déposer cette fortune aux pieds de celle que j'aime, de celle qui tiendra tout désormais de mon amour, de mon désintéressement ; car elle n'a rien, celle que j'aime, puisqu'il est convenu de dire qu'une fille qui n'a pas d'argent n'a rien. Combien j'ai de satisfaction à lui prouver qu'avec la faculté de pouvoir choisir une compagne, partout, dans tous les rangs, de tous les états, c'est elle, elle seule, que j'aime, que je choisis entre toutes, et pour elle seule. Voilà pourquoi j'ai voulu être riche d'abord.

Mais, j'y pense, qu'est-ce que l'argent ? Ma fortune, il est vrai, est immense, colossale, inouïe, mais le mérite personnel ne consiste nullement dans des capitaux, dans des domaines quelque grands, quelque considérables qu'ils soient, et moi je tiens à de la considération que j'ai acquise par moi-même, par mes talents, par mon habileté, par ma science. Et de la science, des talents, de l'habileté, n'ai-je pas de tout cela, moi ? Me voilà déjà le premier avocat de toute la province, me voilà premier ministre, voilà que le peuple, que le gouvernement ne peut plus se passer de moi ; je tiens les destinées de tout un peuple entre mes mains !

Où, mais j'étouffe dans des limites aussi rétrécies. Qu'est-ce que la confiance d'un petit peuple comme le mien, qu'est-ce qu'une pauvre réputation canadienne ; on ne me connaît peut-être pas en France. Non ? Eh bien ! je m'y ferai connaître. La France lira mes ouvrages sur la politique envisagée sur toutes les faces qui peuvent l'intéresser le plus immédiatement, cette France ; elle lira le code de lois admirables dont j'aurai fait cadeau à mon pays. J'irai dans cette belle France. Je me laisserai voir de près, sans crainte d'y rien perdre, moi canadien, son fils, qu'elle laissait passer à l'étranger dans des temps de mollesse et de flaccidité. Louis-Philippe, frappé de ma renommée, m'accorde une entrevue, ou plutôt je lui en accorde une ; il est étonné, surpris, de la justesse de mes observations sur la politique européenne. Mes manières larges et étendues d'envisager les intérêts réels de la France, dans ses ressources, dans son commerce intérieur et extérieur, dans ses relations avec le reste du monde, me font regarder par le roi des Français, comme un homme indispensable au bonheur et à la prospérité de la France. Bientôt rien ne se fait sans moi, par moi seul le royaume est gouverné ; toute l'Europe a les yeux sur moi,

il n'y a plus que ce que la France fait par mon ministère qui soit bien, qui soit digne d'admiration !

Où, l'administration du premier royaume de l'univers, c'est bien beau ; mais la réputation de héros, d'homme de guerre, c'est encore plus éclatant, plus brillant, plus éblouissant..... Me voilà grand général, comme par enchantement. Arracher les deux Canadas à la domination anglaise, en faire deux républiques séparées, conquérir tous les Etats-Unis, pour le seul plaisir de vaincre, ensuite, me faire nommer président, dictateur, commandant-général de toute l'Amérique du nord, équiper une flotte, mais une flotte comme il est difficile de s'en imaginer une, traverser l'océan, soumettre l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, l'Europe, l'Asie, la terre entière, en un mot, ne faire de tout cela qu'une vaste république, dont Rome est de nouveau la capitale, n'est pour moi que l'affaire de quelques minutes. Second César, mais César revu, corrigé et surtout augmenté, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Napoléon, César, Alexandre, n'étaient que des enfants, des pignions, auprès de moi.

Mais ô cœur de l'homme, que tu es incompréhensible, inconstant ! Croiriez-vous que me voilà déjà blâsé sur tout ce qu'a pu m'offrir la nature et l'humanité, dans toute leur générosité sans bornes ? Croiriez-vous que je suis déjà rassasié de gloire, de renommée, de puissance ? Une seule chose me tient encore au cœur : c'est l'amour, ce sentiment le plus vrai, le plus pur de notre ame, cette véritable jouissance. Aussi, quand je m'aperçois que je vais m'endormir, je me hâte de jeter mon or au peuple, ma puissance à qui veut bien s'en charger, je ris de ces mots vides de sens, « gloire et renommée », et, avec la femme que mon cœur a choisie, avec cette femme que la carrière agitée que je viens de parcourir ne m'a pas fait perdre de vue un instant, je viens m'asseoir à l'humble foyer paternel, auprès de mes vieux parents, de mes frères, de mes sœurs ; je reviens dans mon pays, dans mon Canada, pour ne plus le quitter, pour y goûter en paix le bonheur de la vie domestique. J'ai eu le soin de me réserver, avant de renoncer à ma splendeur d'il n'y a qu'un instant, une fortune respectable, mais pas plus. Car l'expérience m'a prouvé que l'argent ne fait pas le bonheur.....

Ai-je donc tort de préférer *J. Après-coucher* à tout le reste de la journée ?

ALPH. P.

Du Courrier des Etats-Unis.

TRES NATUREL.—Il y a quelques jours, on célébrait une cérémonie nuptiale dans l'église d'une petite ville ; le ministre, après avoir fait une très pathétique amplification sur les droits et les devoirs du mariage, s'écria tout-à-coup : « Que ceux qui veulent être mariés se lèvent ! » et aussitôt on vit apparaître au-dessus de la foule assise un assez grand nombre de jolis et anxieux visages de jeunes filles qui avaient pris pour un appel général l'invitation adressée aux deux fiancés.

LA JUSTICE VOLEE.—La cour d'assises de Rochester, s'était réunie, il y a quelques jours, pour procéder au jugement d'une foule de délits gros et petits commis par les habitants du district ; les juges étaient sur leurs sièges ; les jurés, installés dans leurs fauteuils, avaient prêté serment ; l'accusé qui devait ouvrir la marche était sur la sellette, lorsque tout-à-coup le district-attorney s'aperçut qu'un lui avait escamoté le portefeuille dans lequel étaient enfermés tous les dossiers. Grande fut sa mystification, et force lui fut de demander à la cour un ajournement indéfini, pour lui donner le temps de courir après le voleur qui avait fait un si habile usage de ses talents au bénéfice de ses confrères prisonniers.